



Le site ruiné de Hadda

Zémaryalai Tarzi

► To cite this version:

Zémaryalai Tarzi. Le site ruiné de Hadda. Afghanistan. Patrimoine en péril. Actes d'une journée d'étude, 24 février 2001, 2001, Paris, France. pp.60-69. halshs-00003888v1

HAL Id: halshs-00003888

<https://shs.hal.science/halshs-00003888v1>

Submitted on 11 Apr 2005 (v1), last revised 11 May 2005 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE SITE RUINE DE HADDA

Ancien responsable du patrimoine archéologique afghan, archéologue de métier, je ne voulais pas venir devant vous pour célébrer la destruction des vestiges archéologiques afghans et plus particulièrement de mes propres fouilles sur les sites de Tape Shotor et Tape Top-e Kalân. Mais par respect pour les organisateurs, je n'ai pas accepté de parler de ces sites et de ceux qui sont fouillés par les Français, de l'art de l'école artistique de Hadda, de la conservation de ses objets, sans évoquer, malheureusement, la destruction de ses sites et du pillage systématique de ces vingt dernières années durant la guerre civile qui ravagea l'Afghanistan.

Tout d'abord je voudrais exprimer ma tristesse face au malheur qui frappe mon pays d'origine et face à l'indifférence des archéologues qui ont oeuvré jadis sur le sol afghan et au laxisme des organisations compétentes en la matière.

Ne croyez-vous qu'il est un peu tard pour défendre l'inexistant et, comme avec les tessons d'une poterie réduite en miettes, tenter de recoller les morceaux éparpillés ça et là ?

Je ne peux pas en une demi-heure évoquer la richesse du patrimoine afghan. Notre connaissance de ce patrimoine est suffisante. Elle s'appuie sur les résultats de fouilles étrangères et afghanes réalisées depuis le dix-neuvième siècle par Masson, Simpson, Gerard, Niederberger, Jacquet, Mohayyoddin Khan, Foucher, Godard, Jouveau-Dubreuil, Hackin, Carl, Meunier, Barthoux, Schlumberger, Casal, Le Berre, Bernard, Gardin, Francfort, Gentelle, Grenet, Tucci, Adamassiano, Scerrato, Taddei, Verardi, Dupree, Dallas, Trousdal, Fischer, Whitehouse, McNicoll, Helms, Krouglikova, Pougatchenkova, Sarianidi, Mostamandi, moi-même, et Yousoufzaï qui ont essayé dans la mesure du possible d'enrichir les musées et d'écrire la préhistoire, l'histoire de l'Antiquité et du Moyen Age afghan.

Comme mon intervention d'aujourd'hui porte sur le site de Hadda, présentons le d'une façon rapide. Hadda est à la fois le nom du village moderne d'Afghanistan oriental situé à 12 km au sud de la ville de Djalâlâbâd, et à la fois celui d'une école artistique, célèbre dans le monde entier pour ses modelages d'un extrême raffinement esthétique. En fait, les sites bouddhiques de Hadda ont livré

environ 15 000 statues modelées en stuc et en argile, caractérisées par un art d'inspiration nettement hellénistique. Les oeuvres de la première grande période de Hadda sont considérées comme un maillon indispensable dans l'histoire des relations entre l'Occident et le nord-ouest du monde indien. Le village actuel de Hadda est en partie construit sur l'emplacement des ruines d'une petite ville pré-islamique. De cette dernière dépendait un ensemble monastique considérable composé de plusieurs dizaines de monastères bouddhiques qui étaient généralement bâtis sur des collines de conglomérat tertiaire à l'ouest de l'ancienne ville, tandis que d'autres, une dizaine, se dispersaient tout autour, partout où ils trouvaient un terrain élevé, c'est-à-dire un tertre à l'abri des torrents.

Hadda (Hi-lo) est mentionné dans les récits des pèlerins chinois : Fa-hien (Faxian) dès la fin du IV^{ème} siècle (399 ap. J.C.), et le célèbre Hiaun-tsang (Xuanzang) en 632 ap. J.C. Ce dernier localise Hi-lo à 30 lis au sud-est de la capitale Nagarahara et nous donne une description élogieuse de la ville, de ses habitants, des monastères et de ses saintes reliques bouddhiques.

Au XIX^e siècle, deux Britanniques, Masson et Simpson, ont fait connaître les antiquités bouddhiques de Hadda au monde occidental. Mais les véritables explorations archéologiques de Hadda commencèrent à partir de 1922, date de la signature de la Convention entre le Royaume d'Afghanistan et la République française. Des fouilles de grande envergure ont commencé avec les archéologues de la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA), dirigée tout d'abord par Jules Barthoux en 1928. Ce dernier étant géologue de formation, ses méthodes de fouille laissaient à désirer. Cependant, ses études de l'architecture des sites fouillés et surtout celles qui sont consacrées aux stoupas exhumés sont toujours d'une grande utilité pour les archéologues spécialistes du monde bouddhique. Ainsi Jules Barthoux entreprit une série de grandes fouilles sur onze sites importants de Hadda. Il découvrit environ 500 stoupas et à peu près 13 000 objets, essentiellement composés de modelages en stuc, de bas et hauts-reliefs en schiste et en calcaire et de quelques rares modelages en argile et aussi des manuscrits. Les stucs exhumés par l'archéologue français connurent un succès mondial. On leur assignait une date allant du III^{ème} au V^{ème} siècles. Une partie des objets sauvés du pillage fut partagée entre le Musée de Kaboul et le Musée Guimet. Ces stucs sont d'une extraordinaire variété de décor et de personnages, essentiellement parmi les Bouddhas, bodhisattvas, donateurs, moines, orants, soldats, démons etc. L'art du modelage de Hadda touche ici à la perfection ; nulle part ailleurs une telle maîtrise technique et une aussi grande connaissance esthétique du monde gréco-romain n'a été atteinte en Asie centrale.

Avant la découverte de villes hellénistiques en Asie centrale et les travaux de Daniel Schlumberger, l'art de Hadda avait suscité des comparaisons hasardeuses avec le monde méditerranéen. Nous savons maintenant que les emprunts des artistes de Hadda à la mythologie et à l'esthétique occidentales ne proviennent pas comme on le pensait, il y a encore quelques décennies, de leur connaissance des

monnaies et des modèles. Au contraire, le fondement des acquis grecs de cet art est à chercher aussi bien dans les ateliers des villes hellénistiques de la Bactriane, que dans ceux des villes situées dans le nord-ouest de l'Inde, en Afghanistan et au Pakistan actuel. Les nouvelles recherches à Hadda redémarrèrent en 1965 sur le site de Lalma grâce aux archéologues de l'Université de Kyoto, sous la direction de S. Mizuno. Ils y ont découvert la partie publique d'un monastère, essentiellement composé de stoupas, caractérisés par une ornementation en stuc modelé. Si cette fouille n'apporte rien de nouveau en ce qui concerne la découverte de modelages en stuc, elle démontre clairement que les monuments bouddhiques les plus tardifs de la région de Hadda furent bâtis sur d'anciens vestiges, dont certains des plus significatifs et des plus importants sans doute ont fait l'objet de restaurations.

Dans les années soixante, des archéologues afghans reprirent des fouilles de grande envergure sur le site de Hadda. Les maîtres d'oeuvre de ces nouvelles recherches scientifiques furent successivement Sh. Mostamandi et moi-même. Nous avons entrepris des fouilles sur les sites de Tape Shotor et Tape Top-e Kalân. Outre des stucs analogues aux découvertes de Jules Barthoux, les archéologues afghans ont eu le mérite d'exhumer des modelages en argile sur lesquels l'empreinte de l'art hellénistique est encore plus saisissante. Comme les statues en argile de Hadda sont aménagées dans des niches et des chapelles, la datation de ces dernières comme éléments d'architecture aide à la classification des modelages. J'ai constaté que les modelages en argile les plus anciens de Tape Shotor sont du II^{ème} siècle ap. J.C., contemporains des célèbres sculptures gréco-bouddhiques en schiste du Gandhara. Ainsi, le chaînon manquant entre les modelages hellénistiques de la Bactriane grecque et les stucs de Hadda fut-il retrouvé.

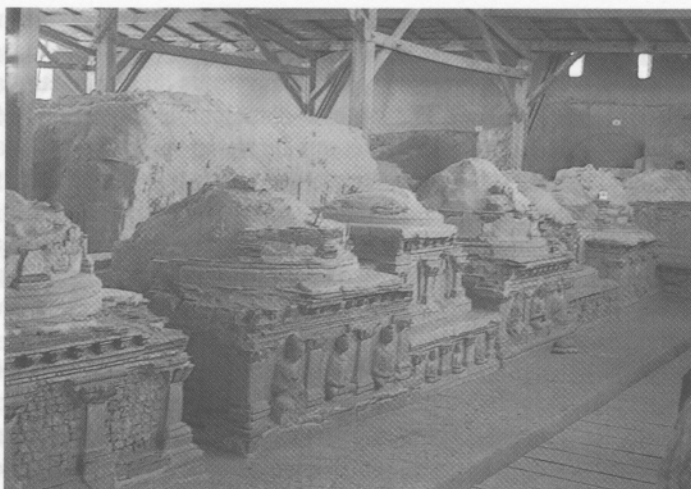
Une partie des quelque soixante niches fouillées et restaurées à Tape Shotor, celles qui sont situées autour de la cour aux stoupas retenaient l'attention, particulièrement, les n^o VI, XIII (niche aquatique ou niche aux poissons représentant la scène de "l'hymne du roi Nâga Kâlîka et sa femme"). Les niches n^o E XIV, E XV et E XXIVb s'ouvrant sur la terrasse 60 ou les niches V1, V2 et V3 aménagées sur le côté nord-est de la grande cour (n^o 1) étaient les plus significatives. Ces dernières sont les mieux préservées du site. Elles démontrent avec hardiesse la maîtrise technique et esthétique dans le modelage gréco-bouddhique aussi bien dans le traitement des proportions et l'anatomie des corps que dans l'exécution du drapé et les choix iconographiques et mythologiques. Sans pour autant insister sur tous les modelages d'aspect hellénisant tels le Dionysos et le Vajrapani-Alexandre de la niche V3 ou la divinité de la prospérité et de la fortune Shri, sous les traits des Tychès hellénistiques de la niche V2, c'est le Vajrapani-Héraclès de la même niche qui mérite une attention toute particulière. En effet, de part et d'autre du grand Bouddha assis de la niche V2, dans les deux angles du fond, deux personnages sont représentés. À droite, Shri vêtue d'un long chiton talaire serré sous les seins par une ceinture et tenant une grande corne d'abondance tapissée de feuillage et remplie de fruits qui en débordent. À gauche, le Vajrapani sous les traits d'Héraclès est assis

sur un rocher. L'attitude calme, empreinte de sérénité, est en opposition avec la musculature d'Héraclès, qui a prêté son type à Vajrapani. Hormis la massue, remplacée par le vajra, l'Héraclès grec se reconnaît aux traits du visage et à la peau du lion de Némée qui l'habille avec la souplesse d'une étoffe. La parfaite réussite de l'anatomie, l'aisance de la pose, le pathétique expressif du visage, le réalisme de l'exécution de la tête du lion font de ce modelage une œuvre importante, voire majeure de l'école hellénisante tardive du nord-ouest de l'Inde, dont le centre principal fut sans conteste Hadda en Afghanistan. L'Héraclès qui a prêté son type au Vajrapani de la niche V2 de Tape Shotor de Hadda est celui qui avait inspiré les graveurs des pièces de monnaie d'Euthydème (235-200 av. J.C.), elles-mêmes influencées par les ateliers d'Abdère à la fin du Vème siècle av. J.C.

En ce qui concerne l'influence de l'art grec sur les oeuvres de Hadda, les archéologues avaient pris l'habitude d'expliquer cette continuité artistique par l'intermédiaire des villes grecques d'Ai Khânoum, Takhte Sangin, et bien d'autres sites de la Bactriane et aussi par l'émigration des Gréco-bactriens, liée à la destruction de leur royaume par des nomades de l'Asie centrale, du nord de l'Hindu Kush au Sud de cette formidable chaîne de montagnes. Il est cependant raisonnable de reconsidérer l'apport de l'art grec au sud de l'Hindu Kush et d'imaginer dans la plaine de Djalâlâbâd, dont dépendait Hadda, l'existence de foyers de civilisation hellénique en étroite relation avec la métropole régionale de Dionysopolis. C'est par la présence de tels centres de propagation de la culture grecque qu'on peut expliquer la transmission sans faille des thèmes iconographiques et de la tradition artistique. Le Vajrapani-Héraclès et bien d'autres chefs-d'oeuvre exhumés à Hadda par l'archéologue français Jules Barthoux et surtout par les archéologues afghans, Sh. Mostamandi et moi-même, sont de beaux exemples de l'art grec au service des monastères bouddhiques.

Après ce long préambule abordons les phénomènes de destructions, de pillage et de vol du patrimoine archéologique afghan, sujet de mon intervention. J'ai choisi l'exemple de Tape Shotor, un site qui m'est cher et qui a subi plusieurs sortes d'agressions et de destructions humaines. Le site de Tape Shotor, dont les fouilles afghanes et la restauration sont allées de pair, fut transformé en un vrai musée in situ. Comme on peut le constater, des toits très sophistiqués protégeaient la partie publique du monastère. En effet, on y voyait une cour destinée à la construction des stoupas. Autour du grand stoupa M se trouvait plus d'une trentaine d'autres stoupas, construits sur plusieurs générations. Aussi bien ces derniers monuments que les niches qui s'ouvraient sur cette cour ont fait l'objet de restaurations. Un véritable itinéraire protégé de planches de bois incitait les touristes à contourner par la droite l'ensemble de stoupas comme dans l'Antiquité.

Parmi ces niches, présentons rapidement les plus significatives et les plus intéressantes, tels les numéros VI, IX, XI et surtout XIII, la très célèbre niche aquatique ou la niche aux poissons. J'ai interprété la scène qu'elle représente d'une



Hadda, Tape Shotor. Cour aux stoupas dans les années soixante-dix, protégée par une toiture. Photo Z. Tarzi.



Hadda, Tape Shotor. La même cour quelques jours après l'incendie de 1992. Des officiers de l'armée communiste inspectent le site. Photo anonyme.

manière différente de mon prédécesseur Mostanadi. J'y voyais, comme je viens de le dire, la scène de la rencontre de Bouddha Sakyamuni avec Nâga Kâlîka.

L'effort de restauration et d'exposition des vestiges exhumés au public avait porté sur tout le site. Les ensembles les plus intéressants étaient celui de la terrasse 60 et ses niches et chapelles tels E XIV, E XV, et celles de la chapelle E XXIV. Mais les exemples les plus éloquents étaient les trois niches V1, V2 et V3 qui furent aménagées au II^{ème} siècle ap. J.C. à l'angle nord de la cour aux vihâras des moines. Ils étaient contemporains des sculptures gréco-bouddhiques du Gandhâra. On peut constater soi-même la restauration et la reconstitution remarquables dues aux archéologues afghans, à laquelle j'ai participé personnellement et dont la première étape a demandé trois ans de travail sur l'immense puzzle que le site formait. L'étape finale qui consistait en la transformation définitive du site en un musée n'a jamais pu être effectuée. Au contraire, le site a été détruit.

L'une des découvertes les plus intéressantes est celle de la grotte de la méditation A, qui a été creusée dans la partie sud-ouest du site de Tape Shotor et qui était ornée de peintures murales à caractère religieux. La paroi du fond, face à l'entrée de la grotte supportait l'image centrale : la mort sous le trait d'un squelette. De part et d'autre de celui-ci se répartissaient les effigies des dix disciples directs de Bouddha en l'occurrence Sariputra et Maudgalyayana. Il s'agissait d'une grotte de méditation où les moines se retiraient pour des longs moments de méditation.

La restauration du site n'a pas porté uniquement sur la sculpture ou la peinture, mais sur l'ensemble des vestiges exhumés. Partout des toits protégeaient les chapelles, les salles, les cellules, les corridors. Les parties non recouvertes étaient protégées par des couches de torchis qu'on renouvelait tous les deux ans. Une grande vigilance était de rigueur pour l'évacuation des eaux de pluie.

Ce site phare de Hadda et du monde gréco-bouddhique, célèbre pour ses modelages en argile et sa restauration, a été détruit par l'ignorance des hommes. Avant d'aborder ce dossier si délicat qui concerne la destruction des vestiges de Hadda, il faut relater les faits et quelques dates :

Sous le régime communiste, les villageois mécontents, disait-on, de la présence de fouilleurs "communistes", s'en sont pris aux sites de Tape Shotor et Tape Top-e Kalân. Le site de Tape Shotor fut incendié et détruit en 1992. On peut voir sur deux prises de vue, réalisées par un photographe suisse, des officiers de l'armée afghane inspectant les dégâts. En réalité cette destruction était le début d'une longue suite de destructions et de pillages des sites de l'est de l'Afghanistan. Il semblerait que la même année, quand les fedayin ont eu le contrôle de Djalâlâbâd, pendant un bref laps de temps, le dépôt des objets de fouilles afghanes de Hadda à Saradj el E'mârat a été volé. Deux camions ont transporté environ 540 objets dont la plupart composés de grandes têtes d'argile généralement d'une très haute qualité artistique, les mêmes qui ornaient originellement les trois niches V1-V3. Environ deux dizaines de ces têtes ont été photographiées par le Japonais I. Kurita et la moitié publiée dans son livre sur l'art du Gandhâra. Tous ces objets dont quelques-uns ont été

protégés, sont dans des collections privées japonaises. La démission du Président Nadjiullah, et l'arrivée des fedayins à Kaboul a marqué le début d'une période d'insécurité, Hadda comme les autres régions de l'Afghanistan ont fait l'objet de fouilles clandestines et illicites. Plusieurs statues en stuc - des Bouddhas donnant des enseignements, méditant, ou cette niche-pignon sur laquelle on peut identifier un Bodhisattva Padmapani - qui sont photographiées dans la maison d'un antiquaire de Peshawar. Ou encore une tête de Vajrapani-Héraclès en argile polychrome, qui ressemble beaucoup à celle de Vajrapani-Héraclès de la niche V2 de Tape Shotor. En 1992, année où eurent lieu l'incendie, la destruction et le pillage du Musée de Kaboul, pratiquement tous les objets archéologiques d'Afghanistan, à part quelques caisses sauvées et gardées à Kaboul, ont pris la route de Peshawar et d'Islamâbâd. Les riches collectionneurs du Pakistan d'abord, ensuite les Japonais et aussi les Occidentaux ont acquis un grand nombre d'objets. Le ministre pakistanais de l'intérieur M. Babar, qui le premier a soutenu les Tâlebân, a commencé par collectionner des objets du Musée de Kaboul, surtout des ivoires indiens du Trésor de Begrâm. En ce qui concerne Hadda, la part du partage d'environ 1500 objets entre la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA) et le Royaume d'Afghanistan, qui était conservée au Musée de Kaboul à Darulamân a été complètement sacagée et vendue par les Afghans et les Pakistanais à partir de Peshawar et d'Islamâbâd.

Alors qu'on dévalisait le Musée de Kaboul, les objets des fouilles afghanes se trouvant dans l'ancien bâtiment de l'Institut afghan d'archéologie (IAA), derrière le Musée de Kaboul à Darulamân furent eux aussi volés. Cette disparition est beaucoup plus grave puisque ces objets n'avaient pas été inventoriés. Pour les archéologues étrangers de l'IAA, la confusion avec les autres objets de Hadda qui proviennent des fouilles clandestines est très vite faite. Seuls les archéologues afghans présents lors des fouilles de Tape Shotor et Tape Top-e Kalân pourraient étudier, identifier et éviter tout amalgame. Personne d'autre n'est en mesure d'assumer une telle responsabilité scientifique.

Malheureusement, les malheurs de l'Afghanistan font partie de l'actualité, surtout depuis l'arrivée des Tâlebân. Un nombre important d'amateurs et de simples profanes s'intéressent à l'archéologie afghane. Cet état de choses - l'archéologie médiatisée - est la conséquence du refus délibéré des archéologues qui avaient des missions en Afghanistan de venir au secours de la cause afghane. Ceux qui ont osé parler dans les conférences internationales ont vu leurs textes censurés. Tel a été mon cas, quand j'ai parlé à la conférence de South Asia Archeology (SAA) de Paris à propos de la tête de Bodhisattva Maitreya de la niche V2 de Tape Shotor, qui faisait partie de 540 objets volés au dépôt de Saradj el E'mârat de Djalâlâbâd et qui fut achetée par le *Metropolitan Museum* de New York. Il s'agit d'une tête magnifique, à la chevelure luxuriante dont les boucles sont faites de pastillages pré-moulés. Sur les photos, on voit que l'urna du milieu du front et les yeux étaient incrustés de cabochons de rubis. Je ne voudrais pas critiquer ici l'ensemble des archéologues



Hadda, Tape Shotor. La cour aux stoupas ruinée
telle qu'elle se présentait en 1994. Photo Z. Païman.



Dans un magasin de Peshawar, des objets volés à l'Institut afghan d'archéologie. On y reconnaît des têtes en argile et en stuc provenant de Tape Shotor, Tape Top-e Kalân et Tape Marandjan (près de Kaboul). Photo anonyme.

occidentaux, mais en se désintéressant de l'archéologie afghane, ils ont laissé la place à des archéologues de circonstance, à des gens qui n'ont jamais mis le pied sur le sol afghan pour s'occuper de cette tâche, qui ne s'apprend pas uniquement dans les livres. En revanche plusieurs associations ont défendu avec force et conviction le patrimoine afghan. Je ne citerai que trois d'entre elles : tout d'abord le CEREDAF (Paris), SPACH (Peshawar) et ICSCHA (Pasadena), vaillamment dirigée jusqu'à sa mort par Mehria R. Mustamandy.

J'ai attiré votre attention sur le danger émanant de la confusion, de l'amalgame et de l'identification fautive d'objets archéologiques afghans en général, et plus particulièrement de ceux de Hadda. Nous sommes devant deux phénomènes de fraude. En premier lieu, des objets provenant des fouilles clandestines d'autres sites, situés en dehors de la région de Hadda, sont vendus comme provenant de ce site célèbre. Sans insister sur les fouilles clandestines de Patchir, Kama, Surkh Rod, Konar, Dara-e Nour etc. prenons le cas des objets exhumés sur le site de Khogiâni (sud-ouest de Djalâlâbâd, au pied du Mont Spinghar), par le commandant Châh Zamân. Les modelages de ce site essentiellement composés de têtes d'argile rappellent fortement celles de la première grande période de Hadda. Il est très difficile pour de simples archéologues amateurs de faire la différence. L'identification de ce genre de modelage sans une très bonne connaissance des objets des fouilles de Tape Shotor est une entreprise désespérée. De même, une série de poteries inscrites dégageées lors de fouilles clandestines - des vases en céramique - a été commercialisée. R. Salomon a estimé que ces poteries proviennent de Hadda. On peut attribuer un ou deux de ces vases à Hadda et non l'ensemble de la découverte. Les vases et tessons de poterie ayant des inscriptions en kharosthî ou en brâhmi exhumés sur mes fouilles de Tape Shotor et Tape Top-e Kalân précisent que les monastères de Hadda appartenaient à la secte des sarvâstivâdin. G. Fussman, qui avait étudié quelques tessons inscrits de Hadda, avait lui aussi conclu que les communautés monastiques bouddhistes de Hadda étaient composées d'adeptes de sarvâstivâdin.

En second lieu, les objets provenant de Hadda sont vendus par des antiquaires pakistanais pêle-mêle avec des objets des fouilles afghanes de Tape Marandjân III, des faux confectionnés sur place à Peshawar comme provenant du Gandhâra. Encore une fois, je voudrais revenir sur la photo qui présente plusieurs objets en argile, notamment des têtes photographiées à même le sol du magasin d'un antiquaire, où l'on peut voir deux grandes têtes (en plus foncé) provenant de mes fouilles de Tape Shotor, jadis restaurées par mes propres soins. Au milieu, on distingue des têtes provenant de mes fouilles de Tape Top-e Kalân, ainsi qu'une tête de donateur moustachu trouvée à Tape Marandjân III par les archéologues afghans au début des années 1980 sous le régime communiste. Rien n'est aussi pénible pour un archéologue que de voir ses propres objets, exhumés du sol avec soin et précaution, jetés à même le sol comme de vulgaires cailloux.

Jamais dans l'histoire de l'humanité, on a vu un tel acharnement afin de vi-

der un pays de tout son patrimoine et de sa culture. Les diapositives du site de Tape Shotor que je vous ai montrées ont été prises par moi en 1978. Elles représentent les vestiges restaurés et protégés du site avant sa destruction par l'incendie. Elles ont été photographiées par Z. Païman en 1999, puis par P. Maître en juin 2000. Les deux dernières séries montrent les différentes phases de la dégradation du site de Tape Shotor. Elles montrent comment des vestiges fouillés et restaurés sont à nouveau devenus une ruine par la bêtise des hommes. Elles devraient être gardées comme documents historiques pour les générations à venir, pour leur montrer qu'on ne peut détruire les témoins du passé dans un pays au nom du noble idéal qu'est la religion.

Je me répéterai, mais, je dirais une fois de plus que si on ne respecte pas le passé d'un peuple, on peut difficilement respecter son présent et son avenir.

Zemaryalai TARZI

Université Marc Bloch de Strasbourg

ABSTRACT

The ruins of Hadda

by Zemaryalai TARZI

The hills of Hadda, near Jalâlâbâd, were both the site of several Buddhist monasteries and the name of a major artistic centre famed for its stucco modelling of Hellenistic influence. Excavations from 1922 by DAFA yielded finds of paramount importance for the understanding of the junction of Greek and Indian influences in the region, and the historical and religious significance of the site. Afghan archaeologists carried on researching the sites of Tape Shotor and Tape Top-e Kalân where delicately sculpted clay statues from the 2nd Century AD with distinct greco-buddhic features located inside the shrines, including the Vajrapani-Herakles. Restoration started and was to prepare a museum and protect the site.

Hadda was destroyed and scavenged during the war, inventoried sculptures and paintings were systematically looted on the site and in the Kabul Museum, and sold to private collections, clandestine excavations were going unchecked after 1992. Archaeologists and the international opinion remained broadly silent about the plunder and smuggling of pieces from Hadda and other sites. Specialist researchers who worked in Hadda must intervene.